

John Irving

LA QUATRIÈME
MAIN

R O M A N

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Josée Kamoun*

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
The Fourth Hand

ÉDITEUR ORIGINAL
Random House, New York
© original : 2001, Garp Enterprises, Ltd
ISBN original : 0-375-50627-6

ISBN 978-2-02-112636-5
(ISBN 2-02-050910-5, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, avril 2002, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

Pour Richard Gladstein et Lasse Hallström

« ... Une personne qui est à la recherche de quelque chose ne voyage pas vite. »

*Le réparateur de téléphone,
dans Stuart Little de E. B. White*

1.

Le type au lion

Figurez-vous un homme qui s'apprête à vivre un événement éclair, la perte de sa main gauche, bien avant d'avoir atteint la quarantaine.

A l'école, c'était un élève prometteur, un enfant droit et sympathique, sans être follement original. Les camarades qui se rappelaient encore le futur récipiendaire de la main tel qu'il était dans les petites classes ne l'auraient jamais décrit comme audacieux. Plus tard, au lycée, malgré ses succès auprès des filles, il fit rarement preuve de hardiesse, de témérité jamais. Beau sans conteste, son atout majeur aux dires de ses anciennes petites amies, c'est qu'il se rangeait toujours à leur avis.

A l'université, personne ne lui aurait prédit qu'il allait devenir célèbre. « Il était si peu entreprenant », disait l'une de ses anciennes conquêtes.

Quant à une autre jeune personne qui l'avait brièvement fréquenté en fin d'études, elle allait dans le même sens avec cette formule : « Il n'avait pas l'assurance de quelqu'un qui se destine à faire quelque chose de sa vie. »

Il arborait en permanence le sourire déconcertant de celui qui aurait la certitude de vous avoir déjà rencontré quelque part, mais serait bien en peine de se rappeler dans quelles circonstances... à un enterrement, dans un

bordel ? Ces spéculations expliquaient peut-être pourquoi le chagrin le disputait à l'embarras dans son sourire désarçonnant.

Il avait eu une liaison avec sa directrice de thèse – qu'il faille y voir la cause ou la conséquence de sa désorientation dans le troisième cycle de ses études. Ce professeur, divorcée avec une grande fille, allait déclarer : « Impossible de se fier à un garçon aussi beau. Par ailleurs, c'était le type même de l'étudiant qui peut mieux faire – son cas n'était pas aussi désespéré qu'on l'aurait cru au départ. On avait envie de l'aider, on avait envie de le faire évoluer. Et surtout, on avait envie de coucher avec lui. »

Ce disant, il passait dans les yeux de la dame une lueur inconnue jusque-là, fugace comme un changement de ciel à la tombée du jour, fulgurante comme un rayon ignorant des distances. Tout en remarquant sa « fragilité devant le mépris qu'on pouvait lui témoigner », elle soulignait « combien c'était touchant ».

Mais cette décision de subir une greffe de la main ? Ne faut-il pas tenir de l'aventurier ou de l'idéaliste pour courir les risques qu'une telle opération comporte ?

Aucune personne de sa connaissance ne l'aurait jamais défini en ces termes, et pourtant, idéaliste, il avait dû l'être, en son temps. Dans son enfance, sans doute, il avait eu sa part de rêves ; et s'il avait gardé par-devers lui ses buts dans la vie, il s'en était pourtant fixé.

Pour sa directrice de thèse, qui assumait volontiers le rôle de psychologue-expert, le fait qu'il ait perdu ses parents pendant ses études devait avoir joué un rôle important dans sa vie. Toutefois, ceux-ci l'avaient mis à l'abri du besoin de sorte que leur mort ne lui posait au moins aucun problème financier. Il aurait pu fréquenter l'université jusqu'à ce qu'il y obtienne une chaire ou rester étudiant à vie. Pourtant, quoiqu'il ait toujours

réussi dans ses études, il ne frappait pas ses professeurs par sa motivation : ennemi de l'initiative personnelle, il était l'homme de l'occasion.

Autant dire qu'il présentait toutes les caractéristiques de celui qui va s'accommoder de la perte de sa main en s'adaptant de son mieux au handicap que cela entraîne. En somme, ses amis et connaissances auraient vu en lui l'homme qui se résignerait à n'avoir qu'une main.

Aussi bien, il était journaliste de télévision : est-ce un métier qui requiert l'usage de ses deux mains ?

Lui jugeait cependant qu'une main toute neuve était ce qu'il lui fallait, non sans envisager d'emblée les complications médicales consécutives à la greffe. Ce qu'il ne voyait pas, en revanche, expliquait sa vie peu fertile en expériences : il n'avait pas assez d'imagination pour entretenir l'idée perturbante que cette main de rechange ne serait pas tout à fait à lui, dans la simple mesure où elle aurait commencé par être à un autre.

Comme il était approprié qu'il soit journaliste de télévision ! C'est dans son ensemble une gent futée, à l'esprit rapide, capable d'aller droit au but. On bat le fer tant qu'il est chaud, à la télévision. Et de même, celui qui décide de se faire greffer une main n'est guère homme à tergiverser.

Quoi qu'il en soit, Patrick Wallingford – c'était son nom – aurait volontiers troqué sa célébrité contre une main de rechange. Au moment de l'accident, il était en pleine ascension dans le journalisme télévisuel, et il avait déjà travaillé pour deux des trois grandes chaînes, tout en déplorant chroniquement l'incidence fâcheuse de l'Audimat sur l'information. Combien de fois avait-il vu un directeur de l'information, plus familier des toilettes des hommes que de la salle de direction, prendre une décision « commerciale » qui compromettrait un reportage d'actualités ? Il estimait d'ailleurs que les

rédacteurs en chef avaient abdicqué en faveur des experts en marketing.

Pour tout dire, il considérait que les profits escomptés par les chaînes de leur section « informations » étaient en train de *tuer* l'information. Pourquoi vouloir que les reportages d'actualités rapportent autant que ce que les chaînes nommaient le « divertissement » ? Pourquoi soumettre la section « informations » aux mêmes contraintes de rentabilité ? L'information, ce n'était pas ce qui se passait à Hollywood ; ce n'étaient pas non plus les Championnats du Monde de football ou le Super Bowl. L'information, c'est-à-dire aux yeux de Patrick Wallingford, l'information véritable, les reportages approfondis, ne devait pas entrer en compétition avec les comédies et les prétendues « dramatiques ».

Il travaillait encore pour l'une de ces chaînes de premier plan lors de la chute du mur de Berlin, en 1989. Se trouver en Allemagne pour couvrir cet événement historique l'enthousiasmait, sauf que les reportages qu'il envoyait étaient soumis à des coupes claires – il arrivait parfois qu'on en coupât la moitié. Un directeur lui avait d'ailleurs dit : « L'info de politique étrangère, ça vaut de la merde. »

Lorsque la chaîne se mit en effet à fermer ses bureaux à l'étranger, Patrick fit la démarche d'autres journalistes de télévision avant lui, il alla travailler pour une chaîne d'information ; ce n'était pas une chaîne d'une grande qualité, du moins diffusait-elle des actualités internationales vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Avait-il la naïveté de se figurer qu'une chaîne d'informations n'aurait pas l'œil rivé à l'Audimat ? On y était au contraire avide de sonder les taux d'écoute, pour suivre à la minute près les fluctuations de l'attention du spectateur.

Pourtant, parmi ses confrères des médias, il s'était

fait un consensus circonspect pour le destiner au poste de présentateur de journal. Beau, il l'était sans conteste, on l'a dit. Son visage aux traits bien dessinés convenait idéalement à la télévision ; et puis, l'homme avait fait sa part des reportages de terrain. Assez cocassement, au registre du prix à payer, son métier lui avait valu l'inimitié de sa femme.

C'était son ex-femme à présent. Lui accusait les déplacements, mais elle incriminait ses relations extra-conjugales, et, à la vérité, il était enclin aux « brèves rencontres » et le demeurerait, dans la mère patrie comme en terre étrangère.

Immédiatement avant son accident, on lui avait intenté un procès en paternité. La dame avait été déboutée, les tests d'ADN se révélant négatifs ; mais l'allégation avait suffi à aggraver la rancœur de l'épouse. Car, circonstance aggravante à l'infidélité de celui qui était encore son mari à l'époque, il lui refusait fermement les enfants qu'elle souhaitait depuis longtemps – alléguant là aussi l'inconvénient des déplacements.

Marilyn Wallingford, c'était son nom, se plaisait à dire qu'il était bien dommage que son ex-mari n'eût perdu que sa main gauche. Pour sa part, elle s'était remariée sans délai, fait engrosser, avait eu un enfant, après quoi elle avait de nouveau divorcé. Elle ajoutait que les douleurs de l'accouchement – malgré sa longue attente du bonheur d'être mère – étaient bien pires que celles qu'il avait connues en perdant sa main gauche.

Patrick Wallingford n'avait rien du coléreux ; au contraire, son humeur égale faisait partie de lui au même titre que son physique de play-boy. Et pourtant cette douleur lors de la perte de sa main était ce à quoi il tenait le plus farouchement. Il était furieux d'entendre son ex-femme la banaliser en la déclarant inférieure à celle qu'elle avait pu éprouver, elle qui « n'avait fait

qu'accoucher », comme il se plaisait pour sa part à le répéter.

Au reste, il lui arrivait aussi de perdre son calme lorsque son ex-épouse le stigmatisait comme un homme à femmes invétéré. Selon lui, il ne « tombait » jamais les femmes ; il ne les séduisait pas, il se laissait séduire par elles. Il ne les sollicitait jamais, c'étaient elles qui s'en chargeaient. Il était, en garçon, l'équivalent des filles qui « ne savent pas dire non », expliquait son ex-femme en appuyant sur le mot « garçon », car quoiqu'il allât sur ses trente ans au moment de leur divorce, elle le considérait comme un garçon à vie.

Le fauteuil de présentateur, auquel il semblait destiné, lui échappait encore. L'accident avait compromis son avenir télévisuel. Un directeur alléguait le « facteur sensibilité » : quel téléspectateur a envie de voir son journal du matin ou du soir présenté par un malchanceux notoire, qui s'est fait bouffer la main par un lion affamé ? L'événement avait duré moins de trente secondes – le reportage dans son entier durait trois minutes –, mais il suffisait d'avoir un téléviseur pour y assister : quinze jours durant, les écrans du monde entier l'avaient passé et repassé.

Wallingford se trouvait alors en Inde. La chaîne d'informations, que son coupable penchant pour le catastrophique avait fait surnommer « Canal Plus de Désastres » et « Calamitel » par les snobs de l'élite des médias, l'avait envoyé sur le site d'un cirque indien dans le Gujerat. (Aucune chaîne douée de bon sens n'aurait envoyé un reporter de terrain depuis New York jusqu'en Inde pour couvrir un cirque.)

Le Grand Ganesh se produisait à Junagadh lorsqu'une des trapézistes, une jeune femme, était tombée. C'était, en argot du cirque, une « voltigeuse », réputée pour exécuter ses acrobaties sans filet. Et si sa chute de

vingt-cinq mètres ne l'avait pas tuée, c'était parce que son mari et entraîneur s'était précipité pour l'amortir, trouvant la mort lui-même sous le choc du corps en piqué.

Aussitôt, le gouvernement indien avait interdit les acrobaties sans filet, et le Grand Ganesh, entre autres petits cirques, protestait contre cette mesure. Pendant des années, un certain ministre, farouche ami des bêtes, avait tenté de proscrire les numéros d'animaux – ce qui expliquait la susceptibilité des cirques vis-à-vis de toute ingérence de l'État dans leurs affaires. En outre, comme l'avait expliqué un Monsieur Loyal au bord de la crise de nerfs devant la caméra de Patrick Wallingford, si le public se bousculait aux matinées et aux soirées, c'était précisément parce que les acrobates travaillaient sans filet.

Pour sa part, Wallingford avait remarqué que les filets étaient de toute façon en triste état. Depuis son poste, au sol, sur la terre battue qui tenait lieu de « planches », il avait vu là-haut les accrocs du maillage élimé. On aurait dit une gigantesque toile d'araignée lacérée par un oiseau affolé. Il était douteux qu'une telle épave pût amortir la chute d'un enfant, et plus douteux encore celle d'un adulte.

Les artistes étaient d'ailleurs souvent des enfants, des filles pour la plupart, que leurs parents avaient vendus à des cirques dans l'espoir de leur assurer une vie meilleure, c'est-à-dire moins dangereuse. Les risques étaient pourtant considérables, au Grand Ganesh. Le Monsieur Loyal au bord de la crise de nerfs avait dit vrai : le public se bousculait sous le chapiteau dans l'espoir de voir des accidents se produire. Bien souvent, les victimes de ces accidents étaient des enfants. C'étaient des artistes de talent, de bons petits athlètes, mais, faute d'entraînement sérieux, des amateurs.

La raison pour laquelle la plupart de ces enfants étaient des filles avait de quoi susciter la curiosité d'un bon journaliste. Or Wallingford, qu'on acceptât ou non le portrait qu'en faisait son ex-femme, était un bon journaliste. Son intelligence tenait essentiellement à ses capacités d'observation, et la télévision lui avait appris l'importance d'anticiper l'événement qui va mal tourner.

C'était cette précipitation vers l'événement qui faisait tout le génie et la faiblesse de la télévision, menée par des crises et non par des causes. Ce qui désolait le plus Patrick Wallingford dans la couverture que lui demandait sa chaîne d'information, c'est qu'il n'était pas rare qu'on passât, parfois délibérément, à côté d'un sujet plus important. Ainsi, la majorité des enfants de cirque étaient des filles à qui leurs parents voulaient épargner de se prostituer ; au pire, les garçons qu'on ne vendrait pas à un cirque deviendraient mendiants – ou mourraient de faim.

Seulement tel n'était pas le sujet qu'on l'avait envoyé couvrir en Inde. Une jeune trapéziste avait dégringolé d'une hauteur de vingt-cinq mètres dans les bras de son mari qui était mort en amortissant sa chute. Le gouvernement indien avait pris des mesures – contre lesquelles tous les cirques de l'Inde s'insurgeaient – et la jeune veuve elle-même, qui n'avait dû son salut qu'à feu son époux, s'était jointe au concert de protestations.

Wallingford était allé l'interviewer à l'hôpital où elle se remettait d'une fracture de la hanche, ainsi que de lésions indéterminées de la rate. Tout l'intérêt de la voltige, c'était l'absence de filet, lui expliqua-t-elle. Certes, elle allait pleurer son mari défunt, mais enfin il était acrobate lui-même ; il était tombé lui aussi en son temps, et il avait survécu à la chute. Encore que..., laissait entendre la veuve, il se pouvait bien qu'il n'ait pas

réchappé de sa première erreur, en dépit des apparences : le fait qu'elle l'ait tué en tombant sur lui était peut-être la conclusion véritable de l'épisode précédent, jusque-là inachevé.

Eh bien, voilà qui est intéressant, songeait Wallingford, mais son rédacteur en chef, que tout le monde tenait en piètre estime, trouva l'interview décevante, et à New York, toute la salle de rédaction jugea la veuve « trop calme » ; les victimes de catastrophe, on les préférait hystériques.

La convalescente avait également déclaré que son mari se trouvait à présent « dans les bras de sa déesse-patronne », formule qui donnait à penser. Elle entendait par là que son mari était un adorateur de Durga, la déesse de la destruction. La plupart des trapézistes croyaient en Durga, que l'on a coutume de représenter avec dix bras « pour vous intercepter et vous retenir si jamais vous tombez », avait-elle expliqué.

Décidément bien intéressant, avait songé Wallingford. Mais à New York, la rédaction en avait jugé autrement : on en avait « ras le bol » de la religion. Le rédacteur en chef de Patrick lui avait expliqué qu'on avait montré trop de reportages sur la religion, ces derniers temps. Quel connard ! se dit Patrick. Circonstance aggravante, l'homme se nommait Conrad.

Il l'avait renvoyé au Grand Ganesh, pour qu'il en ramène un « supplément de couleur locale », estimant en outre que le Monsieur Loyal se montrerait plus virulent que la trapéziste.

Patrick protesta : les enfants de la balle feraient un meilleur sujet. Mais apparemment, à New York, on en avait aussi « ras le bol » des enfants.

– Tu vas me refaire quelque chose sur le chef de piste, avait enjoint Conrad à Patrick.

Dans leur cage, les lions – qui avaient également

fourni l'arrière-plan de la précédente interview – s'agitaient et grognaient comme par solidarité avec le chef de piste sur les nerfs. En argot de télévision, le reportage que Wallingford allait envoyer serait la « page de fin » du journal, celle qui clôturerait. Et le clou n'en serait que meilleur si les lions rugissaient assez fort.

L'interview tombait un jour de distribution de viande, et les musulmans qui la livraient tardaient à venir. Ils s'étaient laissé intimider par le camion de la télévision ainsi que par le cameraman et l'ingénieur du son qui était une femme, bref, toute la logistique audiovisuelle. Ce déploiement de technologie insolite les avait figés sur place – mais pas autant que l'ingénieuse du son.

C'était une grande blonde, moulée dans ses jeans, avec – attributs masculins aux yeux des livreurs musulmans – une paire d'écouteurs sur la tête et, passé dans sa ceinture, tout un assortiment d'accessoires et outils, pinces, câbles, tenailles pour ceux-ci, ainsi qu'un objet qui devait être un testeur de piles. Ajoutons qu'elle ne portait pas de soutien-gorge sous son t-shirt.

Wallingford savait qu'elle était allemande parce qu'il avait couché avec elle la nuit précédente. Elle lui avait raconté son premier voyage à Goa, où elle était venue en vacances jeune fille, avec une autre Allemande, et où elles avaient décidé que l'Inde était le seul pays où vivre.

Sa camarade, tombée malade, était rentrée chez elle. Quant à Monika, « Monika avec un k », lui avait-elle précisé, elle avait trouvé moyen de rester en Inde.

– Un ingénieur du son, ça peut vivre n'importe où, lui avait-elle déclaré, pourvu qu'il y ait du son.

– Tu devrais essayer New York, ça te plairait peut-être, lui avait-il lancé. Ça manque pas de son, et en plus l'eau est potable.

Sur quoi, il avait ajouté sans réfléchir :

– Et les Allemandes y sont très recherchées, en ce moment.

– Pourquoi « en ce moment » ? avait-elle demandé.

La réflexion oiseuse de Patrick Wallingford était symptomatique des ennuis dans lesquels il se fourrait avec les femmes. Cette manie de leur tenir des propos oiseux n'était pas sans rapport avec sa manière de céder à leurs avances. Il n'avait aucune arrière-pensée en lançant « Les Allemandes y sont très recherchées en ce moment » ; il l'avait dit pour dire quelque chose. Or précisément, c'était cette vertu chancelante, cet acquiescement tacite aux désirs des femmes qui exaspérait la sienne, laquelle téléphona malencontreusement au moment où il baisait Monika avec un k, dans sa chambre d'hôtel.

Il y avait un décalage horaire de dix heures et demie entre Junagadh et New York, mais il affecta de ne plus se souvenir s'il était plus tôt ou plus tard aux États-Unis. Lorsqu'il eut sa femme au bout du fil, il ne sut dire que :

– Et il est quelle heure, chez toi, chérie ?

– Toi, tu es en train de baiser une nana, l'accusait-elle.

– Mais non, Marilyn, penses-tu ! osa-t-il mentir.

Sous lui, l'Allemande s'immobilisa. Il tenta bien de faire de même, mais pour un homme il est peut-être plus difficile de s'immobiliser en faisant l'amour.

– Je me disais que tu serais peut-être content de connaître le résultat de ton test en paternité, dit Marilyn. (Cette annonce eut le mérite de réfréner son activité.) Eh bien, le test est négatif. Ce n'est pas toi le père. Tu as eu chaud, non ?

Tout ce que Wallingford trouva à dire, ce fut :

– Mais il est inadmissible qu'on t'ait donné les résultats de mon analyse. C'est confidentiel, une analyse !

Il sentit le corps de Monika avec un k se raidir sous lui, et tout ce qu'elle avait au chaud se refroidit instantanément :

– Quelle analyse ? lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Mais Wallingford avait mis un préservatif, de sorte que Monika était protégée sinon de tout, du moins de presque tout. Il en mettait d'ailleurs toujours, même avec sa femme.

– Qui est-ce, cette fois-ci ? hurlait Marilyn dans le récepteur. Qui tu es en train de baiser, à l'instant ?

Wallingford comprit deux choses sans équivoque : tout d'abord que son mariage était fichu, et ensuite qu'il n'avait pas envie de le sauver. Comme toujours avec les femmes, il se laissa faire.

– Qui c'est encore celle-ci ? glapit de nouveau Marilyn.

Peu désireux de lui répondre, il plaça le combiné devant les lèvres de l'Allemande et dut écarter une mèche blonde de son oreille avant d'y chuchoter :

– Dis-lui simplement ton nom.

– Monika avec un k, susurra l'Allemande dans le téléphone.

Wallingford raccrocha, doutant fort que Marilyn rappellerait – elle n'en fit rien en effet. Mais après cette interruption, il trouva quantité de choses à dire à Monika avec un k, de sorte qu'ils ne dormirent pas du sommeil du juste cette nuit-là.

Le lendemain, au Grand Ganesh, tout démarra plutôt mollement. Les doléances réchauffées du Monsieur Loyal sur les mesures gouvernementales n'étaient pas de nature à susciter la même sympathie que la trapéziste accidentée, avec sa description de la déesse aux dix bras en laquelle les acrobates croyaient tous.

Fallait-il qu'ils soient aveugles et sourds, là-bas à New York, dans la salle de rédaction ! Cette veuve sur son lit d'hôpital faisait un fameux reportage ! Et il

n'avait pas renoncé à raconter dans quel contexte la chute de la voltigeuse sans filet s'était produite. Le contexte, c'étaient ces enfants de la balle, que leurs parents avaient vendus au cirque.

Qui sait si la voltigeuse elle-même n'avait pas connu ce destin petite fille ? Peut-être feu son mari n'avait-il échappé à une enfance sans avenir que pour connaître une fin tragique, sa femme lui étant tombée dans les bras, mais d'une hauteur de vingt-cinq mètres, sous le grand chapiteau ? Voilà qui ferait un sujet intéressant.

Au lieu de quoi, Patrick se trouvait interviewer le chef de piste déjà vu devant la cage aux lions – puisque c'était le cliché réclamé par New York comme « supplément de couleur locale ».

Comment s'étonner que l'interview manquât de relief après la nuit passée auprès de l'ingénieuse du son allemande ? Monika *avec* un k mais *sans* soutien-gorge était en train de faire une forte impression aux livreurs musulmans, qui s'offusquaient de son vêtement, ou de l'absence de celui-ci. Avec leur effarouchement, leur curiosité et leur pudeur offensée, ils auraient fourni un échantillon de couleur locale plus forte et plus authentique que le Monsieur Loyal lassant. Ils se tenaient en effet près de la cage aux lions, comme sous le choc, apparemment trop craintifs, trop éberlués ou trop scandalisés pour faire un pas de plus. Dans leurs charrettes de bois s'entassait une viande à l'odeur douceâtre qui inspirait un dégoût incommensurable à la communauté des gens de cirque, hindous végétariens pour la plupart. Faut-il le dire, les lions sentaient leur viande, eux aussi, et ce retard les excédait.

Quand ils se mirent à rugir, le cameraman les prit en gros plan, et Patrick Wallingford, répondant à l'appel de l'instant authentique, tendit son micro à portée de leur cage. Le clou du spectacle dépassa ses espérances.

Une patte jaillit ; une griffe saisit son poignet gauche, il laissa tomber son micro. En moins de deux secondes, son bras gauche avait été happé jusqu'au coude dans la cage. Son épaule gauche était plaquée contre les barreaux ; sa main gauche, avec cinq centimètres de poignet, avait disparu dans la gueule du lion.

Dans le tohu-bohu qui suivit, deux autres lions vinrent disputer au premier le poignet et la main de Patrick. Le dompteur, qui ne s'éloignait jamais beaucoup de ses bêtes, intervint. Il les frappa au museau à coups de pelle. Wallingford resta conscient assez longtemps pour reconnaître la pelle, qui servait essentiellement à ramasser les étrons léonins – il l'avait vue en action quelques instants plus tôt.

Il s'évanouit non loin des charrettes, à proximité de l'endroit où, par solidarité, Monika avec un k venait de perdre connaissance elle-même. Mais l'Allemande s'était pâmée, elle, *dans* une charrette de viande humide, pour la plus grande consternation des livreurs ; et lorsqu'elle revint à elle, elle découvrit qu'on lui avait volé sa ceinture à outils.

Elle prétendit en outre qu'on lui avait tripoté les seins pendant qu'elle était évanouie – la preuve, elle avait des bleus partout. Mais son t-shirt maculé de sang pour avoir baigné dans la viande ne portait aucune trace de doigts. Les bleus provenaient plus probablement de sa nuit d'amour avec Patrick Wallingford. L'audacieux voleur de sa ceinture n'avait pas eu le culot de lui toucher les seins. Quant aux écouteurs, nul n'y avait porté la main.

Wallingford fut évacué à son tour, sans réaliser que sa main et son poignet gauche avaient disparu ; il s'aperçut pourtant que les lions se disputaient quelque chose. Au moment même où lui parvenait l'odeur douceâtre du mouton, il comprit que les musulmans étaient pétri-

Un enfant de la balle

roman

Le Seuil, 1995

et « Points » n° 319

La Petite Amie imaginaire

récit

Le Seuil, 1996

et « Points » n° 411

Une veuve de papier

roman

Le Seuil, 1999

et « Points » n° 763

L'Œuvre de Dieu, la Part du Diable

scénario

Le Seuil, 2000

et « Points » n° 709

Mon cinéma

récit

Le Seuil, 2003

Le bruit de quelqu'un qui essaie de ne pas faire de bruit

récit

Le Seuil Jeunesse, 2005

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2003. N° 60417-4 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication